

À la manière de Brian De Palma

Patrice Doré et Carl Rodrigue

Numéro 246, novembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

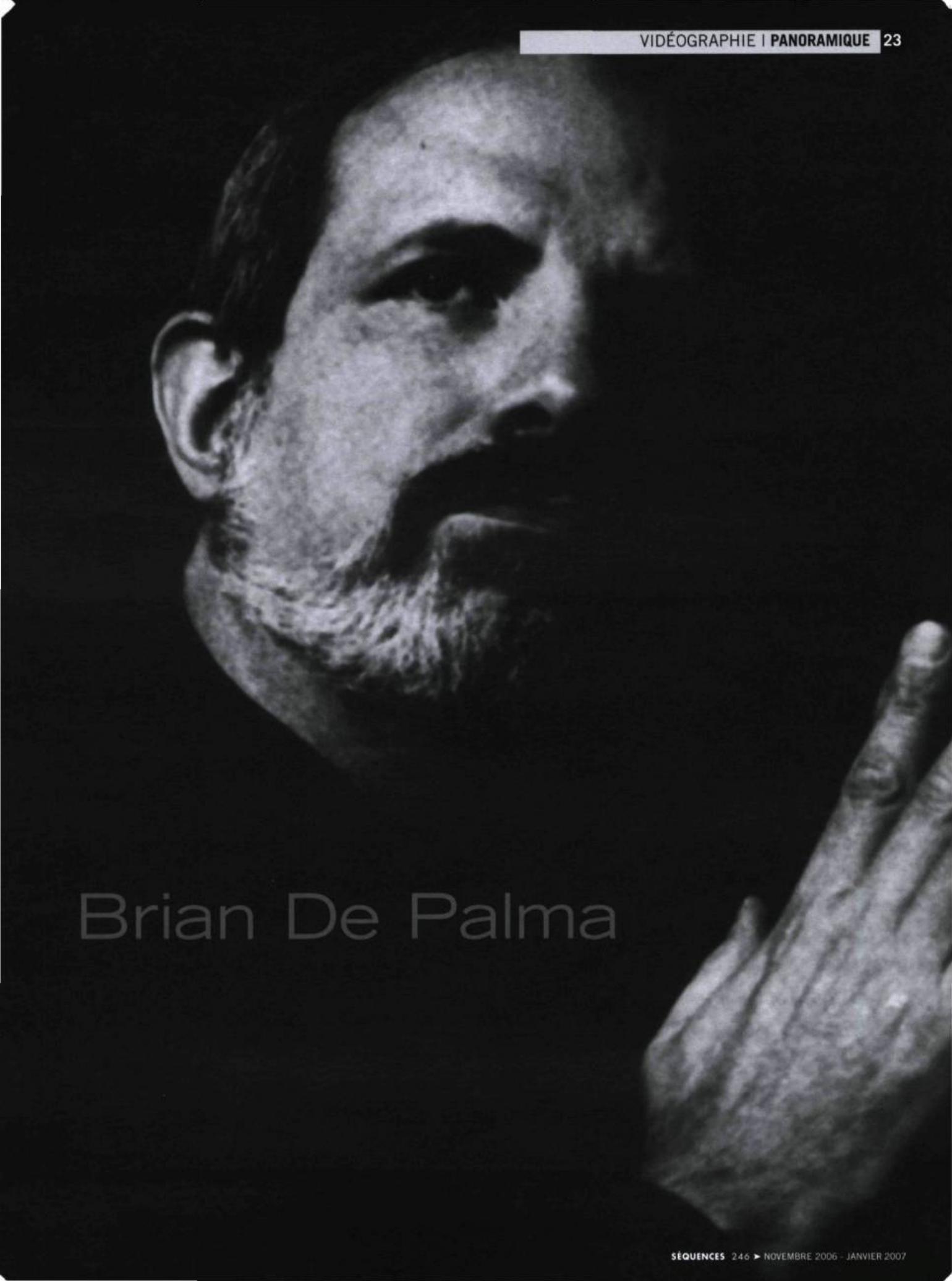
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doré, P. & Rodrigue, C. (2006). Compte rendu de [À la manière de Brian De Palma]. *Séquences*, (246), 24–29.



Brian De Palma

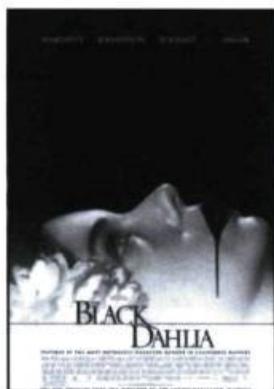


The Black Dahlia

À la manière de Brian De Palma

« Ce qui déterminera toujours mon choix, c'est le potentiel visuel d'une histoire. En la lisant, les images doivent me venir à l'esprit, je dois immédiatement avoir des idées sur la manière de filmer telle ou telle action. De plus en plus, mes films se structurent autour de trois ou quatre grandes scènes visuelles, qui pour moi contiennent tout le film. Mon travail ensuite est d'aménager des transitions entre ses scènes et de faire tendre le film vers la plus spectaculaire de toutes. Je ne m'intéresse pas à des sujets où l'action est essentiellement convoyée par le dialogue. » Encensé par les uns, décrié par les autres, Brian De Palma n'aura jamais dévié de sa route, ne serait-ce que d'un iota, puisque ce dont on l'accuse depuis beaucoup trop longtemps est précisément ce qui le motive. Et au final, ce sont cette stylisation exacerbée et cette fascination pour le langage qui nous aura envoûtés au point de nous faire le suivre pendant toutes ces années. Pour célébrer ses 40 ans de carrière — *The Wedding Party* ayant vu le jour en 1966 — nous proposons aujourd'hui ce que nous considérons être l'essence de son œuvre. Cette année seulement, celle-ci aura été enrichie de quatre nouvelles parutions sur DVD : *Mission: Impossible*, *Casualties Of War*, *Body Double* ainsi que *Murder à la Mod*. En guise de complément, le lecteur trouvera également à la fin de l'étude, une critique de son tout dernier opus, *The Black Dahlia*.

PATRICE DORÉ ET CARL RODRIGUE



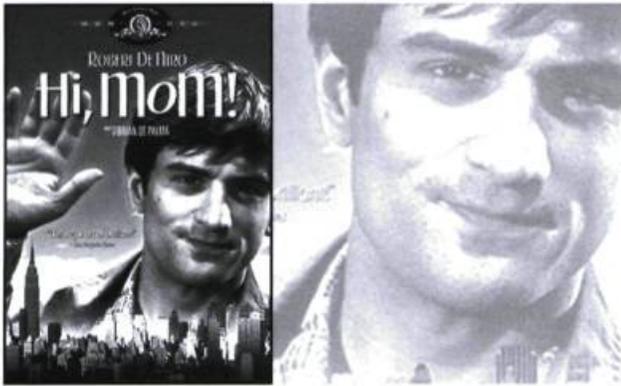
THE BLACK DAHLIA : Nous n'irons pas jusqu'à dire que De Palma nous refait le coup de *The Bonfire of the Vanities*, mais il n'en demeure pas moins que l'on ressort de *The Black Dahlia* avec une forte impression de déjà-vu. Un réalisateur accompli, une brochette d'acteurs talentueux, un roman inspirant : tout était en place pour que l'on se délecte d'un petit chef-d'œuvre. Et pourtant...

À la fin des années 40, le corps atrocement mutilé d'une actrice en devenir est retrouvé près d'un chemin public. Les détectives Bucky et Lee, déjà occupés par une autre affaire, devront tout de même trouver le temps de se pencher sur le meurtre. Débute alors une enquête laborieuse dans laquelle chaque pièce du puzzle découverte ne fera que compliquer davantage la situation; et c'est véritablement là où le bât blesse. Le scénariste Josh Friedman n'ayant apparemment pas eu le courage de se distancier de l'œuvre de James Ellroy, il

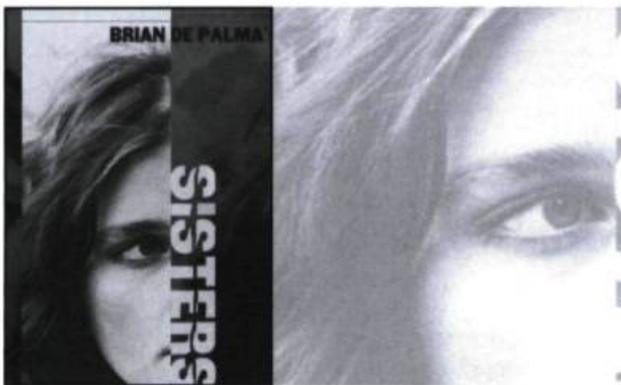
en résultera une intrigue si dense que le spectateur aura peine à cligner des yeux de peur de manquer quelque chose. Les acteurs auront beau user de tout leur talent — Scarlett Johansson et Hilary Swank jouant à la perfection, Josh Harnett arrivant comme à l'habitude en queue de peloton —, rien n'y fera. Reste une photographie particulièrement réussie, donnant par moment l'impression que le film a bel et bien été tourné durant les années 40, ainsi que les mouvements de caméra somptueux de De Palma. Mais pour une entreprise d'une telle envergure, c'est malheureusement insuffisant.

« Au cours de ma carrière, j'ai été descendu en flammes à peu près à tous les dix ans. Et si j'ai tant bien que mal réussi à survivre, je dois admettre que ce n'est pas un cycle particulièrement plaisant », affirmait récemment le cinéaste. Effectivement, tel un phénix, De Palma s'est toujours relevé de ses cendres. Il le fera une fois encore. Nous attendons donc la suite avec impatience. (CR)

■ **LE DAHLIA NOIR** — États-Unis 2006, 121 minutes — Réal. : Brian De Palma — Scén. : Josh Friedman d'après le roman de James Ellroy — Int. : Josh Harnett, Scarlett Johansson, Aaron Eckart, Hilary Swank, Mia Kirshner, Mike Starr et Fiona Shaw. — Dist. : Universal.

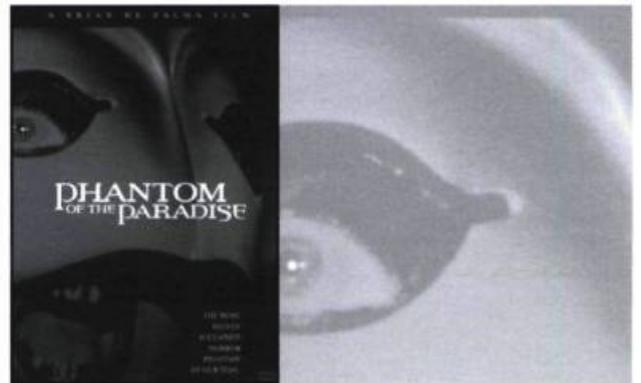


HI, MOM! (1970) : Après avoir mis en scène **Greetings**, qui obtint un fort succès auprès de l'underground new-yorkais en 1968, De Palma met sur les rails une suite qu'il va recentrer autour du personnage joué par De Niro. À l'ère du Pop Art, Jon Rubin convainc un producteur de films érotiques de lui trouver le financement nécessaire à la réalisation de films d'un genre qu'il aime à surnommer le « Peep Art ». Capitalisant sur le talent de De Niro, le cinéaste n'hésite pas à mettre ses jeux de caméra en retrait au profit de l'acteur. On appréciera notamment la scène d'improvisation — annonçant le légendaire « You talkin' to me? » de **Taxi Driver** — de celui-ci habillé en policier et donnant la réplique à... une vadrouille et une échelle. Cela n'empêche toutefois pas le réalisateur d'employer tout son art à la mise sur pied du segment *Be Black, Baby!*. Si les comédies depalmiennes constituent la plupart du temps de formidables ratages — en l'occurrence **Wise Guys** et **The Bonfire of the Vanities** —, on n'a qu'à voir **Hi, Mom!** pour se convaincre que De Palma est doté d'un solide sens de l'humour. Les scènes entre De Niro et Jennifer Salt (que De Palma retrouvera dans **Sisters**) valent à elles seules leur pesant d'or ! (CR)



SISTERS (1973) : Après un échec retentissant à Hollywood avec **Get To Know Your Rabbit**, De Palma revient à New York et s'engage dans ce qu'il est convenu d'appeler le virage hitchcockien. Des trois films qui vont fortement l'influencer durant la décennie suivante, **Rear Window**, **Psycho** et **Vertigo**, De Palma s'inspire des deux premiers comme fondation pour **Sisters**. Jouissant du *final cut* ainsi que d'un

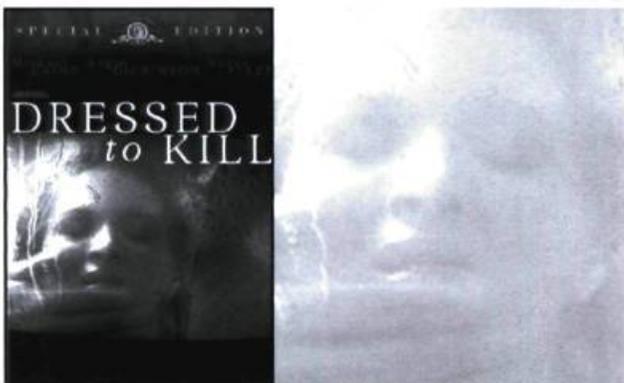
budget de 500 000 \$, le cinéaste va concevoir la pierre d'assise de son œuvre à venir. Enquêtant sur un meurtre s'étant déroulé sous ses yeux dans un appartement de l'immeuble face au sien, une jeune journaliste sera confrontée à Dominique et Danielle, deux sœurs jumelles liées par un terrifiant secret. Véritable petit bijou de réalisation — le film comprenant sans doute le plus beau *split-screen* de la filmographie depalmiennne — **Sisters** se bonifiera puissamment par le travail de Bernard Herrmann, lequel retravaillera une dernière fois pour le cinéaste en composant la trame sonore d'**Obsession**. L'édition DVD de Criterion renferme entre autres une entrevue textuelle avec Brian De Palma, un essai sur son travail avec Herrmann ainsi qu'une galerie de plus de 100 photos. (CR)



PHANTOM OF THE PARADISE (1974) : Au confluent de l'opéra rock, du film d'amour et du film d'horreur, **Phantom of the Paradise** — dont on peut retracer les origines dans les pages de Leroux (*Phantom of the Opera*), de Wilde (*The Portrait of Dorian Gray*) et de Goethe (*Faust*) —, effectue plus que le nécessaire pour se doter d'une vignette de film culte inclassable et d'un grand prix au festival d'Avoriaz. Un compositeur de talent se fait défigurer, séquestrer et voler ses cantates par un magnat du disque qui les fera interpréter par d'autres vedettes plus charismatiques, lors de l'ouverture du Paradise, un prestigieux music-hall. Revanchard, le fantôme hantera l'établissement, affublé d'un masque à tête d'oiseau. Et craquera pour une jolie interprète. Ne cherchant pas à tout prix les complications dans les usages, De Palma trouve cette fois son bonheur dans un esthétisme au goût d'hier : garde-robe extravagante, tubes glam *seventies* (génial Paul Williams), décors typés, le tout correspondant à merveille avec l'idée que l'on se fait d'une foire enivrante. Pour cette satire du show-business à l'aspect d'heureux bricolage, le cinéaste s'autorise de beaux gadgets ; on pense bien entendu à l'écran partagé, mais aussi à cette magnifique scène d'animation et de superposition où le fantôme compose à contrecœur pour Swan. De la même manière qu'on ne revient pas sur les bienfaits du soleil, on ne peut contester le pouvoir tonique de **Phantom of the Paradise**, qui permet magiquement après chaque visionnement de donner congé à la déprime. (PD)



CARRIE (1976) : Premier véritable succès de De Palma dans le tiroir-caisse, deuxième prix au Festival d'Avoriaz (présidé cette année-là par Steven Spielberg), **Carrie** est aussi l'introduction à l'écran du monde de Stephen King. Bien que passablement différent du roman par sa structure, le film ne déçoit pas même l'écrivain, toujours prêt à se plaindre d'un glaçon trop froid. Vilain petit canard engourdi, sous les jupes d'une mère dévote, Carrie (excellente Sissy Spacek) n'était qu'une ombre parmi les ronces avant que ses premières règles ne se manifestent brusquement dans les douches de son lycée. Le bouquet : celles-ci s'accompagnent de pouvoirs télékinésiques. Propulsée en avant de la scène, elle sera la cible d'une cruelle plaisanterie lors de son bal de fin d'année. Mauvais quart d'heure en vue pour tout le monde. Dessinée avec un soin maniaque, la fameuse séquence du seau de sang porte les stigmates d'un auteur à l'aise avec ses tics : ralenti, angles biscornus, multiplication des points de vue, musique qui tend la main (première collaboration avec Pino Donaggio). Tout ça évidemment verserait dans une vulgarité crasse, si ce n'était fait avec tant d'effronterie savante. L'édition DVD de ce conte de fées vengeur s'accompagne de deux documentaires substantiels : *Acting Carrie* et *Visualizing Carrie*. (PD)



DRESSED TO KILL (1980) : Creuset de la thématique depalmerienne, **Dressed to Kill** intéresse finalement moins par son récit en porte-à-faux que par ses ressorts essentiellement visuels. On ne peut malheureusement que resservir ici des formules consacrées : virtuosité de la caméra, plaisir communicatif de filmer, travellings euphorisants, bref, de l'anthologie en caisse.

Car bien sûr, De Palma réglera encore son pas sur celui de Hitchcock dans des scènes faisant directement écho à **Psycho** (le crime dans l'ascenseur) et **Vertigo** (la sublime séquence du musée). Mais encore par un procédé déstabilisant pour le public : le meurtre de l'actrice principale, Angie Dickinson, au bout de 35 minutes. Autre temps, autres mœurs : une censure plus mollassonne permet toutefois à De Palma de pousser le bouchon un peu plus loin en matière d'érotisme. Servant de passerelle aux scènes (la masturbation sous la douche, la petite culotte arrachée dans le taxi, le diagnostic de maladie vénérienne), le sexe régite maintenant la conduite à adopter. L'inconscient se chargera du reste. Ceci réglé, **Dressed to Kill** ne mettra pas trop de temps à voir rappliquer les ligues féministes. Du coup, De Palma agrandit à la fois son cercle d'admirateurs et de détracteurs. Il serait désolant de passer sous silence le travail du compositeur Pino Donaggio qui, accordant le beau, le grave et le triste, négociait pour le film sa meilleure partition. Édition DVD bien meublée qui proposera entre autres de multiples entrevues, avec Angie Dickinson, Nancy Allen, Dennis Franz et De Palma lui-même. (PD)



BLOW OUT (1981) : Lorgnant cette fois du côté d'Antonioni et de **Blow Up**, déjà évoqué dans **Hi Mom!**, De Palma réalise peut-être avec **Blow Out** son œuvre la plus accomplie, si ce n'est **Carlito's Way**. Alors qu'il est en repérage, un preneur de son (John Travolta), enregistre par hasard les preuves d'un attentat politique. Une prostituée compromise dans le complot à son insu (rôle tenue par la femme du moment du cinéaste, Nancy Allen) se mettra de nouveau la tête sur le billot pour débusquer la vérité. Dans ce thriller haletant — présenté malheureusement dans une édition DVD en crise avec ses suppléments —, l'esbroufe joyeusement emphatique de De Palma s'accordera toutefois un peu de repos. Sans pour autant couper les vannes aux morceaux de bravoure (la poursuite dans le métro, les cérémonies du Liberty Bell), le cinéaste se fera davantage architecte en édifiant son récit selon des codes beaucoup plus respectifs du genre. L'émotion s'en trouvera par conséquent décuplée, comme en témoigne la chute du film, monument de douleur et d'ironie : le cri de Nancy Allen servant pour le doublage d'un nanar horrifique. Avec une finale déchirante comme celle-ci, on se tait et on présente l'autre joue. (PD)



SCARFACE (1983) : Longtemps décrié par la critique, **Scarface** a été réhabilité ces dernières années au point de devenir l'un des films dont le *merchandising* est le plus rentable, ce qui, pour un film datant d'une vingtaine d'années, relève du miracle. Écrit par Oliver Stone et mettant en vedette Al Pacino, le remake de De Palma se déroule dans le monde de la mafia cubaine à Miami. Film culte s'il en est, **Scarface** représente le côté sombre du rêve américain. Bien que n'ayant pas fait l'unanimité à l'époque, la performance survoltée d'Al Pacino est aujourd'hui entrée dans la légende; De Palma concevant pour ce dernier une finale grandiloquente carburant à l'excès tant au niveau du fond que de la forme. Une œuvre qui inspirera bon nombre de réalisateurs de la génération VHS, dont Quentin Tarantino, pour ne nommer que celui-là. Le coffret du film comprend entre autres plusieurs photographies, la version d'Howard Hawks datant de 1932 ainsi qu'une édition double DVD du film de De Palma comprenant elle-même pas moins de cinq documentaires et une sélection de scènes supprimées au montage. (CR)



BODY DOUBLE (1984) : Jeux d'apparence et de dédoublement, voyeurisme et pornographie; refrain connu peut-être, mais ce nouveau panachage de **Rear Window** (un acteur au chômage assiste au meurtre de sa voisine qu'il épiait au télescope) et de **Vertigo** (machination, double et névrose phobique), ne répond certes pas à la définition réductrice de « simple exercice de style ». Il s'avère plutôt une étonnante représentation de Hollywood et de ses chimères. Situé dans le milieu de la pornographie, monde d'illusion et de facticité, **Body Double** joue beaucoup de ce parallèle en empruntant une facture de

feuilleton d'après-midi et une starlette de *Dallas*, Deborah Shelton. Comme souvent chez De Palma, tout est façade (voir le plan d'ouverture). L'axiome *You can't believe everything you see* s'applique sur toutes les vitrines. Du reste, tous les personnages de son récit sont des acteurs qui seront appelés à jouer, à un moment ou à un autre, un rôle différent (même le meurtrier); une fiction se dessinera alors machinalement dans la fiction. De Palma place-t-il ses personnages en position de metteur en scène ou les installe-t-il plutôt comme spectateurs ? Point d'interrogation qui deviendra d'exclamation à mesure que ce dénouera l'intrigue, beaucoup plus riche qu'un premier visionnement ne peut le laisser présager. La nouvelle édition DVD réunit plus d'une heure d'entretiens répartis sur quatre documents : *The Seduction*, *The Set-Up*, *The Mystery* et *The Controversy*. (PD)

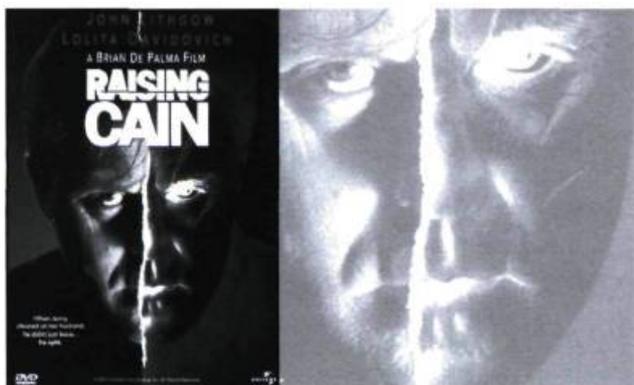


...le cinéaste saisi pleinement tout le potentiel du film, qu'il voit comme un croisement entre le film de gangsters et le western-spaghetti de Leone...

THE UNTOUCHABLES (1987) : Après avoir subi deux revers financiers avec **Body Double** et **Wise Guys**, De Palma est davantage ouvert à réaliser un film qui lui permettra d'obtenir un certain succès public et d'ainsi maintenir sa cote dans l'industrie. En mettant la main sur le script de **The Untouchables**, le cinéaste saisi pleinement tout le potentiel du film, qu'il voit comme un croisement entre le film de gangsters et le western-spaghetti de Leone; d'où l'embauche de Ennio Morricone pour en composer la trame sonore. Fort d'un casting de rêve — Kevin Costner, Sean Connery et Robert De Niro —, le film relate les périples du quatuor d'incorruptibles qui mirent sous les verrous Al Capone. Sont disponibles sur le DVD « Édition spéciale de collection » pas moins de cinq documentaires dans lesquels De Palma et ses principaux collaborateurs, dont le directeur photo Stephen H. Burum, expliquent de long en large des anecdotes de production. Il faut voir le réalisateur y raconter avec fierté comment il a conçu la scène de la fusillade dans les escaliers, possiblement la plus belle séquence depalminienne. Le succès remporté par le film permettra non seulement à De Palma de redorer son blason, mais également de mettre sur les rails un film lui étant plus personnel : **Casualties of War**. (CR)

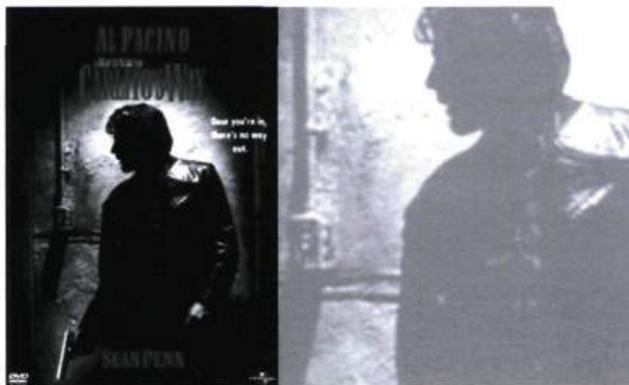


CASUALTIES OF WAR (1989) : Le titre français européen **Outrages** (le film fut distribué ici sous le titre **Victimes du Vietnam**) peut difficilement mieux s'appliquer à cette offensive chronique de guerre, située dans la jungle du Vietnam. En temps de guerre, est-ce que tout se justifie ? Une patrouille en reconnaissance s'autorise pour sa part un indicible repos du guerrier : une Vietnamiennne arrachée en pleine nuit à sa famille, qu'ils violeront collectivement avant de l'assassiner brutalement. L'un d'eux — joué par un étonnant Michael J. Fox — défiera cependant sur le terrain l'autorité suprême, l'halluciné sergent Meserve (Sean Penn). Leur bras de fer s'allongera jusqu'en cour martiale. Révélé avec fracas en 1969 dans les pages du *New Yorker*, puis dans celles du livre de Daniel Lang, le cas est une carte dangereuse à jouer pour les studios. Le franc succès de **Untouchables** permit néanmoins à De Palma de convaincre. Ramenant cette guerre à l'intérieur de l'homme, de front avec son éthique et son désarroi, le cinéaste fait preuve d'une réserve insoupçonnée dans ses méthodes (le viol est gardé à distance), si ce n'est qu'un tout petit écart (déjà blanchi, vu le résultat) lors de la traversée sanglante de la victime sur le pont. Par rapport à l'édition DVD précédente, celle-ci incorpore au procès final des scènes retranchées à l'époque. (PD)



RAISING CAIN (1992) : Mis en pièces et jeté aux chiens avec ses deux derniers projets (**Casualties of War**, **The Bonfire of Vanities**), De Palma délaisse quelque peu la machinerie lourde pour revenir à une matière non moins chargée, mais qu'il avait auparavant maniée à merveille avec **Dressed To Kill** : la schizophrénie. Cette fois, un véritable travail de Petit Poucet est prescrit ; aucun pointillé n'indique la marche à suivre. Un

scénario impossible à résumer. Qui plus est, non chronologique. Cependant, pour peu que l'on se rende au bout de cette narration dynamitée et à l'emporte-pièce, la virée est payante. Ce qui est sûr : De Palma n'invite jamais à ses délires par un appel du pied. On y entre avec fracas. Malgré des moyens à sa disposition revus à la baisse (dix millions), le cinéaste n'économise surtout pas sur ce qui est pour lui le nécessaire : le clinquant. À mi-chemin entre le pastiche et la contrefaçon, De Palma revisite son propre atelier et provoque des hausses de sourcils au mètre carré. Une véritable infection stylistique se répandra à tous les étages. Qui d'autre peut se permettre un fouillis pareil et s'en tirer ? Imparfait, mais d'une impeccable folie. (PD)

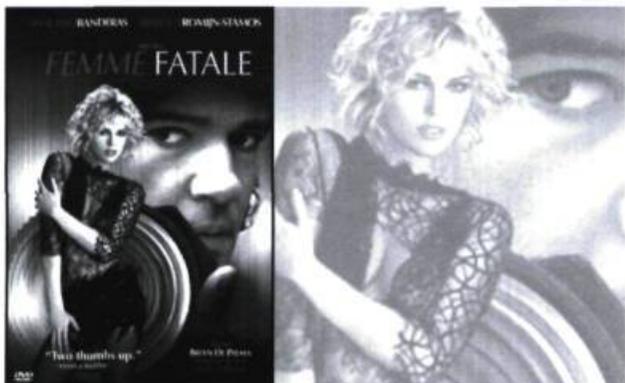


CARLITO'S WAY (1993) : Dix ans après leur première collaboration, Al Pacino fait appel à Brian De Palma pour mettre en scène un script dont il vient tout juste de tomber amoureux : **Carlito's Way**. Redoutant la redite, le cinéaste trouve le moyen de se renouveler malgré les similitudes avec **Scarface**. Il est bon de rappeler que les deux protagonistes ont un parcours totalement inverse — Carlito Brigante voulant sortir en catimini du monde mafieux dans lequel Tony Montana s'était imposé de force —, ce qui, au dire du réalisateur lui-même, l'inspira dans l'aspect visuel du film. Alors qu'il vient d'être relâché par la justice, Carlito a l'intention de s'exiler à Paradise Island avec sa dulcinée, mais les gangs locaux voyant autant en lui un allié possible qu'une menace potentielle se mettront en travers de son chemin. Choisi par les *Cahiers du Cinéma* comme meilleur film de la décennie, **Carlito's Way** boucle avec brio le triptyque du gangstérisme chez De Palma ; une œuvre inégalée à ce jour. L'ultime édition DVD datant du printemps dernier comprend entre autres deux documentaires sur la réalisation du film ainsi que bon nombre de scènes supprimées. (CR)

MISSION: IMPOSSIBLE (1996) : C'est après avoir vu la séquence de la poursuite aboutissant au Grand Central dans **Carlito's Way** que Tom Cruise décide de recruter Brian De Palma pour tourner le premier **Mission: Impossible**. Après que ses coéquipiers aient été décimés, Ethan Hunt doit former une nouvelle équipe afin de mettre la main sur le traître ayant permis ce massacre. Non satisfait du climax original du film, De Palma convainc Cruise de renoncer à son salaire de 15 millions de dollars en faveur d'un plus gros pourcentage sur les bénéfices et utilisera ce cachet pour développer la séquence finale du TGV.

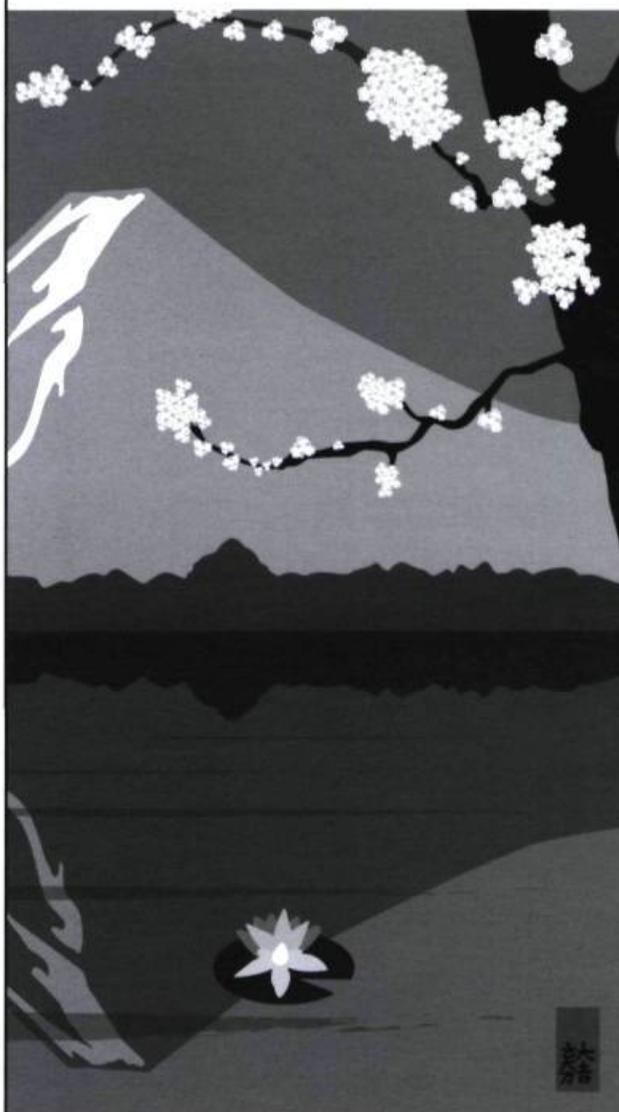


Premier film de l'histoire à être lancé simultanément sur plus de 3 000 écrans, **Mission: Impossible** demeure à ce jour son plus grand triomphe au box-office avec des recettes dépassant les 180 millions de dollars. Paru dix ans jour pour jour après la sortie initiale du film, le DVD « Édition spéciale du collectionneur » pullule de documentaires, traitant autant de la série originale de 1966 que du film de Brian De Palma et des suites réalisées à ce jour. (CR)



FEMME FATALE (2002) : Après s'être quelque peu « égaré » en tournant coup sur coup **Snake Eyes** et **Mission To Mars**, De Palma effectue un important virage en mettant en scène **Femme fatale**; le premier d'une série de films noirs incluant **The Black Dahlia** (sorti récemment, voir critique p. 24) et **Toyer** (sur lequel De Palma travaille depuis quelques années déjà). Pour sa toute première production européenne, le cinéaste met à jour sa thématique du double, qui avait à ce jour engendrée des films aussi différents que **Sisters** et **Raising Cain**. À la suite de sa participation au vol d'un bijou en diamant d'une valeur de 10 millions de dollars, Laure Ash refait sa vie en usurpant l'identité d'une femme lui ressemblant à s'y méprendre. Après avoir passé une trentaine d'années à maîtriser le thriller, De Palma repousse les limites du genre en concevant un scénario dont le climax en déboussolera plus d'un. Porté aux nues par la moitié des critiques, **Femme fatale** sera vertement jugé par l'autre moitié. Un verdict qui n'est pas sans rappeler celui entourant la majorité des ses œuvres aujourd'hui devenues cultes, telles que **Dressed To Kill** ou **Scarface**. Le DVD contient quant à lui un documentaire sur le travail de production entourant le film et dans lequel De Palma parle de son travail en sol français. (CR)Ⓞ

EN JAPONAIS SAMOURAI VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

—samourai

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samourai@videotron.ca
www.samourai.ca